

ITINÉRANCE DES FEMMES

L'état d'urgence est déclaré

Elles ont tiré la sonnette d'alarme à plusieurs reprises déjà, alertant médias et gouvernements, mais rien n'a changé, personne ne les a écoutées. Pourtant, il y a état d'urgence : les ressources d'hébergement pour femmes sont littéralement pleines à craquer. Chaque nuit, des femmes dorment sur des matelas de fortune dans les salles communes des organismes tandis que des dizaines d'autres se voient refuser l'accès aux refuges, dont les taux d'occupation battent de tristes records. La demande dépasse largement l'offre, nous démontrent les chiffres de notre dossier.

Urgence en la demeure

À mesure que le mercure chute, la fréquentation des refuges de la métropole explose. Encore ce soir, comme tous les soirs, des dizaines de femmes en situation d'itinérance se verront refuser l'accès à un moment de répit et à l'occasion de passer la nuit au chaud, faute de place dans les ressources d'hébergement. Cette tendance témoigne d'une réalité préoccupante : l'aggravation de l'itinérance chez les femmes.

PAR NAFI ALIBERT ET GENEVIÈVE TREMBLAY-PLOURDE
PHOTOS: ARIANE CLÉMENT

« On ne suffit plus à la demande », s'inquiète Manon Monastesse, directrice de la Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec. Selon les chiffres de la Fédération, près de 30 femmes sont refusées chaque jour au Québec au moment de leur demande d'hébergement dans une des 36 maisons de l'organisme.

Montréal est la région où l'on recense le plus de ressources pour femmes en état d'itinérance. La situation y est d'autant plus alarmante que ces maisons croulent sous les demandes d'hébergements. « Le taux d'occupation oscille entre 87 et 115 %, autant dire que les maisons débordent », alerte Mme Monastesse. D'avril à novembre 2013, la Fédération a dû rejeter plus de 9 demandes sur 10 faute de places dans ses 11 maisons de Montréal.

La situation se détériore. Le taux d'occupation dans les ressources d'accueil atteint des sommets record, tout comme la durée moyenne des séjours. Les femmes à risque d'itinérance sont de plus en plus nombreuses, étant victimes d'extrême pauvreté.

À chaque femme son histoire

Si les femmes représentent près d'un tiers des personnes itinérantes, elles constituent le sous-groupe dont la population a le plus augmenté ces dernières années. Jeunes,

Pour une femme, c'est dangereux d'être dehors à l'année. L'été, il y a beaucoup plus d'agressions et de violence. L'hiver, il y a le froid et le risque de mourir gelée.

- Léonie Couture, directrice générale de La rue des femmes



ELLES CRIENT À L'AIDE

Ressource	Taux moyen d'occupation	Nombre de refus
Auberge Madeleine	101,15 %	3241*
La rue des Femmes	196 %	3723
Le Chaînon	61,49 %	2862
La maison Marguerite	151,8 %	8044
Le Y des femmes	100 %	N/D
L'arrêt source	83,88 %	252

4156 refus supplémentaires compilés par l'Ensemble des ressources montréalaises de la Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec.

ainées, mères de famille monoparentale, handicapées, immigrées ou autochtones; il est difficile de dresser un portrait uniforme des femmes itinérantes, car « chaque femme a son histoire et son parcours », explique Micheline Cyr, directrice de l'Auberge Madeleine.

Celles que l'on croise endormies sur un bout de trottoir ne représentent que la face visible d'un phénomène social plus complexe. « Souvent les femmes « à la rue » ne se retrouvent pas dans la rue », nuance Lucie Gélinau dans son étude *La spirale de l'itinérance au féminin*, faisant référence aux formes d'itinérance cachée, qui sont plus souvent le propre des femmes. ▶

Profil des femmes interrogées pour l'étude *La spirale de l'itinérance au féminin* : Pour une meilleure compréhension des conditions de vie des femmes en situation d'itinérance de la région de Québec.

Près de 50 % avait moins de 35 ans

Au moins 63 % d'entre elles étaient mères

Au moins le tiers d'entre elles avaient étudié au niveau postsecondaire

81 % des femmes ont témoigné d'abus sexuel, de violence physique et psychologique, sans avoir été conviées explicitement à le faire

56 % des femmes ont témoigné d'un problème de toxicomanie (drogues et/ou alcool) et 52 % d'un problème de maladie mentale

31 % ont dit avoir un dossier criminel

En se faisant héberger par des proches, en demeurant dans des logements hors normes ou dans d'autres qui ne garantissent pas leur sécurité, les femmes ont tendance à dissimuler leur situation.

L'absence d'adresse fixe, la toxicomanie, l'alcoolisme, la maladie physique ou mentale, le chômage, la violence ou l'isolement social font partie intégrante du quotidien de la majorité de ces femmes. «*C'est pas une vie*, déclare Josée Milot, qui a passé 29 ans sur la rue Ontario comme danseuse et vendeuse de stupéfiants. *Au début, t'es une proie. Tu fais confiance aux mauvaises personnes. T'es perdue, t'as peur et la réalité arrive vite. Ton hygiène en mange une claqué et les journées sont insoutenables.*»

Dans la rue, les femmes se battent continuellement pour leur sécurité. «*Pour une femme, c'est dangereux d'être dehors à l'année*, précise Léonie Couture, directrice générale de La rue des Femmes. *L'été, il y a beaucoup plus d'agressions et de violence. L'hiver, il y a le froid et le risque de mourir gelée.*»

C'est pas une vie!

- Josée Milot, qui a passé 29 ans sur la rue Ontario comme danseuse et vendeuse de stupéfiants

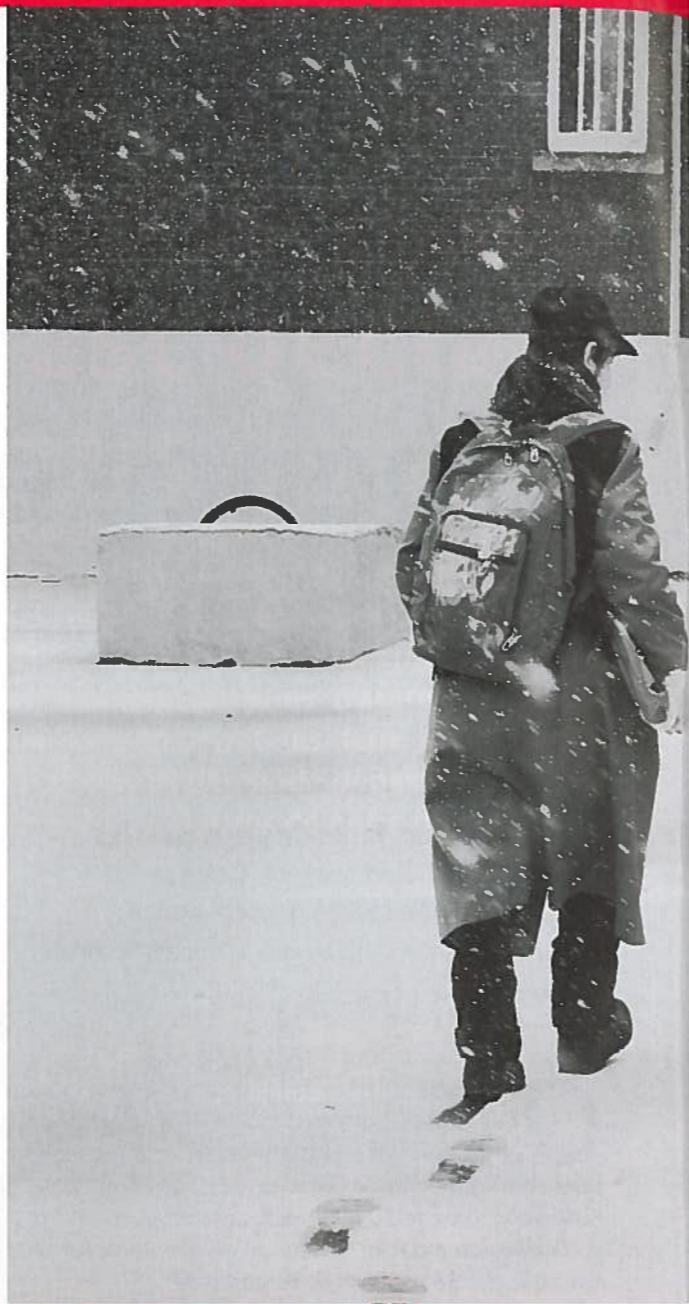


Sortir de l'itinérance

Parce qu'elles sont très pauvres et qu'elles ont subi diverses formes d'abus, parfois depuis l'enfance, il est primordial de «*travailler sur les facteurs fondateurs de l'itinérance*. Autrement, on ne fait que mettre un pansement sur la plaie.» prévient Lucie Gélinau.

C'est la mission que s'est donné l'organisme La rue des Femmes à ses débuts en 1994 : «*Une table, quelques chaises, la volonté de s'attarder au sort des femmes les plus démunies et la conviction qu'avec des moyens de reconstruction adaptés à leurs besoins, les femmes en grande difficulté peuvent reprendre leur vie en main.*»

À cette ressource, les intervenantes n'ont pas de bureau réservé et tiennent continuellement compagnie aux résidentes. «*Nous croyons que de cette façon, un lien de confiance se crée plus facilement*, fait valoir Françoise Jacquart,



L'itinérance des femmes en chiffres

23 à 40% des personnes itinérantes de Montréal seraient des femmes.

500 places de refuges à Montréal.

10 000 refus par années au Québec au moment de la demande d'hébergement.

81 % des femmes itinérantes ont été victimes d'abus sexuels, de violence physique ou psychologique.

intervenante à l'organisme. *Si nous voulons développer l'autonomie chez ces femmes, il faut qu'elles s'ouvrent à nous. Ça a pris quatre ans avant qu'une résidente réponde au sourire d'une intervenante qui lui servait son repas à chaque jour, mais nous l'avons toujours respectée.*»

Santé relationnelle

«*L'état d'itinérance est un grave problème de santé relationnelle*, explique Léonie Couture. *Le premier pas pour se sortir de la détresse est d'être soignée.*» Selon elle, il est important de comprendre que la santé relationnelle existe au même titre que la santé physique et mentale. «*Des blessures de santé relationnelle, c'est comme des grandes brûlures*, ajoute-t-elle, *la personne n'est plus capable d'être en lien ni avec elle-même, ni avec les autres. Ça fait trop mal pour qu'elle soit capable de fonctionner.*»

La rue des Femmes regroupe la Maison Olga et la Maison Dahlia. La Maison Olga comprend un centre de jour, trois lits d'hébergement d'urgence et 20 chambres où les femmes peuvent se loger à court, moyen et long termes. La Maison Dahlia possède 12 appartements-studios supervisés où l'on favorise la réintégration des femmes dans la société en leur offrant une transition vers une vie autonome.

Quand une personne est malade, on ne la laisse pas dehors. Sur ce principe, La rue des Femmes œuvre à la mise en place de davantage de ressources d'hébergement pour des séjours prolongés accessibles 24 heures sur 24. L'organisme, qui ne connaît jamais de périodes creuses, mène présentement une campagne de financement pour ouvrir une troisième maison d'hébergement en juin. L'association défend une politique d'intervention axée sur la reconstruction des personnes et leur réinsertion sociale, car «*enlever le logement à une personne, c'est aussi lui enlever son humanité et sa dignité*», témoigne Mme Couture. ■

Le taux d'occupation oscille entre 87 et 115 %, autant dire que les maisons débordent.



- Manon Monastesse, directrice de la Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec

Regard féminin sur la rue

En se promenant dans la rue, il serait facile de penser qu'il n'y a que des hommes qui vivent l'itinérance. L'itinérance des femmes est pourtant de plus en plus fréquente, mais beaucoup plus subtile. En voici les grandes caractéristiques.

Manque de sécurité

Les femmes qui se retrouvent dans la rue sont 20 fois plus susceptibles de se faire agresser que toute autre femme. Elles sont à risque d'être brutalisées, volées, harcelées et sont des proies potentielles pour les gangs de rue, les proxénètes et les prédateurs sexuels.

Itinérance invisible

Conséquemment à leur manque de sécurité dans la rue, un très grand nombre de femmes ne sont pas recensées comme itinérantes puisqu'elles dorment dans des maisons d'hébergement, chez des membres de la famille ou chez des amis.

Passé d'abus

Une femme n'arrive pas à la rue par hasard. Selon *La rue des Femmes*, la majorité a vécu un passé d'abus physiques, psychologiques ou d'autorité abusive. Ces traumatismes provoquent très tôt des blessures relationnelles difficiles à guérir.

Maternité

Beaucoup de femmes sont mères ou grand-mères. Souvent, elles perdent la garde de leur enfant à cause de divers problèmes (alcoolisme, toxicomanie, maladie mentale) ou encore, à cause d'une incapacité à pouvoir assumer la garde de leur enfant après sa naissance. Dans certains cas, ces séparations ajoutent au sentiment d'échec que les femmes ont de leur vie.

Apparence

Il est plus facile de reconnaître un homme itinérant, puisque les femmes itinérantes préservent un souci de leur apparence, coûte que coûte. Pour ces femmes, l'apparence est synonyme de dignité. L'instinct de survie les incite à cacher leur vulnérabilité et certaines passent ainsi inaperçues dans la rue.

MÉLANIE DUGUAY, CAMELOT

L'espoir d'une vie meilleure

La rue, Mélanie Duguay connaît. Originaires du Nouveau-Brunswick, elle est arrivée à Montréal en 2007 dans l'espoir de rejoindre un homme rencontré sur Internet qui lui promettait un emploi. Une fois en ville, aucune nouvelle de l'homme en question. Sans argent ni adresse, il lui a fallu quatre ans pour voir la lumière au bout du tunnel.

PROPOS RECUEILLIS PAR GENEVIÈVE TREMBLAY-PLOURDE

Mélanie, à votre arrivée à Montréal, vous n'aviez encore jamais quitté le Nouveau-Brunswick. Comment se sont passés vos débuts dans la rue?

Je ne croyais jamais vivre quelque chose comme ça. Chaque jour était différent. Une nuit, quelqu'un m'invitait à dormir chez lui et les nuits suivantes, je pouvais les passer dans des abris d'autobus. Comme j'étais bien habillée et que j'avais mon cellulaire, personne ne me ciblait comme une itinérante. Quand je pouvais, j'aidais d'autres itinérants dans le besoin en leur donnant quelques sous. Souvent, les gens me le reprochaient et me disaient: «Qu'est-ce que tu fais là? Tu ne vois pas qu'il veut juste aller boire et se droguer?» Je leur répondais: «Alors si vous m'aviez vue, moi, dans la rue, vous ne m'auriez pas donné d'argent par peur que je la boive ou que je l'utilise pour me droguer?»

Que ressentiez-vous à ce moment-là?

Je me sentais insécure et inconfortable. Ce n'est jamais valorisant d'être dans la rue et je voyais l'hiver approcher d'un mauvais œil. Je me rappelle d'une nuit que j'ai passée, la pire de toutes! On m'avait invitée à dormir sur le plancher d'une Caisse Desjardins... l'humiliation totale! Je dormais dans le froid à la vue de tous. À tout moment, je pensais me faire arrêter par un agent de sécurité. Il faisait tellement froid!

Qu'y a-t-il de particulier à être dans la rue quand on est une femme?

Les hommes nous perçoivent soit comme une droguée qui est prête à tout pour l'argent, soit comme une pute bon marché, ou encore ils croient que nous sommes influençables parce qu'on a à tout prix besoin d'avoir un homme dans sa vie.

Que conseillerez-vous à une femme qui souhaiterait se sortir de la rue comme vous l'avez fait?

Je lui dirais: ne te sous-estime pas. Tu as assez des autres pour le faire. Ensuite, donne-toi le droit de demander de l'aide, parce que ce n'est pas de la lâcheté. Moi, au début, je n'osais pas. Et puis, prends ta place, autant dans la société que dans les services qui te sont offerts. ■

On m'avait invitée à dormir sur le plancher d'une Caisse Desjardins... l'humiliation totale!

